

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 13

Artikel: Voilà
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209456>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

* * *

Mon cher *Conteur*,

Veux-tu me permettre de donner quelques mots de réponse à ton dernier article relatif au plébiscite en faveur de notre fête nationale et intitulé *Patriotisme et non Plaisir*.

Non ! Il ne s'agit pas pour moi et les 44 signataires de la lettre que tu as bien voulu insérer dans ton numéro du 8 mars simplement d'*obtenir un jour de congé* ; car à ce point de vue-là, il nous eût suffi de répondre *oui* à ton questionnaire, et la date en importerait peu. Mais, où nous sommes en contradiction avec toi, c'est lorsque tu dis : *le soleil ni les frimas n'ont rien à voir ici*.

Nous prétendons, nous, au contraire, que cette fête essentiellement patriotique ne peut être célébrée dignement si les frimas de janvier obligent les Vaudois à rester au coin du feu ce jour-là. Cette fête doit être célébrée dans la joie et l'allégresse générales. Je vois des coups de canon pour le réveil, puis des services solennels dans toutes les églises et enfin des réjouissances publiques et pour cela le soleil, ce grand collaborateur ne peut être que souhaité afin que l'on puisse descendre dans la rue manifester sa joie et fêter la patrie vaudoise. Et nous aurons toujours plus de chances de l'avoir avec nous au 14 avril qu'au 24 janvier. Et puis, il n'est certainement pas moins patriotique de fêter notre indépendance et l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération helvétique le 14 avril que le 24 janvier.

Et maintenant, pour terminer, qu'il me soit permis de formuler un vœu. C'est que cette consultation plébiscitaire ne soit pas restreinte seulement aux lecteurs du *Conteur*, mais bien présentée au peuple vaudois tout entier et avec ce questionnaire :

1° Désirez-vous qu'il soit institué chaque année un jour férié pour célébrer l'indépendance vaudoise et l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération helvétique ?

2° Laquelle des deux dates, 24 janvier ou 14 avril préférez-vous pour cette fête ?

Excuse-moi d'être si long dans mes exposés et crois, mon cher *Conteur*, à mes meilleurs sentiments.

Armand MOREL.

* * *

Résultat du plébiscite.

Se sont prononcées en faveur du 24 janvier férié : **200 personnes.**

Se sont prononcées en faveur du 14 avril férié : **55 personnes.**

Se sont déclarées opposées à toute nouvelle fête : **3 personnes.**

Se sont prononcées conditionnellement, c'est-à-dire pour l'institution d'un jour férié de fête nationale, mais sous réserve de suppression d'autres fêtes actuellement existantes : **2 personnes.**

Maintenant, le rôle du *Conteur* est terminé. Son plébiscite, s'il n'a pas provoqué un nombre de réponses aussi grand qu'on eût pu le désirer — on est si indolent, chez nous — a montré qu'il y a encore, quoiqu'on en dise, un sérieux levain de patriotisme, qui, à côté des occasions individuelles que nous en avons chaque jour, ne demanderait pas mieux que d'avoir aussi une occasion, chaque année, de se déclarer dans une grande manifestation générale, qui serait comme une communion solennelle de tous les citoyens sur l'autel de la patrie.

Le plébiscite est irrévocablement clos. Il ne nous reste qu'une ou deux lettres, qui nous sont bien arrivées dans le délai fixé, mais dont nous sommes obligés, faute de place, de renvoyer à samedi prochain la publication. Ce seront les dernières.

Voilà. — *Le mendiant* (boiteux). — La charité, s'il vous plaît !

La dame. — Tenez, mon ami. Dites-moi, comment cet accident vous est-il arrivé ?

Le mendiant. — Je vais vous dire, ma bonne dame. C'est en me baignant : j'ai perdu pied.

Encore à propos d'un sonnet.

Nous recevons de Genève le billet et les vers que voici :

Monsieur le rédacteur,

Mon ami H. Spiess étant devenu collaborateur involontaire du *Conteur vaudois*, permettez-moi de vous adresser, *volontairement*, le sonnet que je lui envoyai, le 17 février 1906, en réponse à celui que vous avez publié, et qu'il vient de retrouver dans ses cartons. Cela complètera le dossier.

Vita Simplex.

N'avoit aucun domaine aux abords de la ville,
Ni jardin près du lac, ni femme, ni bateau,
Pas de fruits, pas de vin, ni plaine, ni coteau,
Ni meubles, ni maison, rien qu'une automobile !

Ne pas se soucier des discordes civiles,
Mépriser l'art, qu'il soit de Greuze ou de Watteau,
Manger au cabaret, coucher dans son auto,
Surtout n'offrir jamais à personne un asile.

Fuir le clan des amis aussi faux que deserts,
Haïr Chopin, Doret, Schumann, Grast et Wagner,
Mettre au pilon Guérin, Samain, Spiess et Verlaine,
Et, dans une Panhard, à l'abri des remords,
Ecrasant les passants dont les plaintes sont vaines,
Faire du cent cinquante et courir à la mort.

Frédéric RAISIN.

L'ÉRUPTION DU VÉSUVI,

VUE PAR UN VAUDOIS

Une dépêche de Naples aux quotidiens annonce que des grondements souterrains accompagnés de secousses sismiques sont signalés dans la région du Vésuve. Cela donne de l'actualité à l'article ci-dessous, que nous recevons de Vaugondry.

Nous nous trouvions, six amis suisses, qui avions assisté en septembre 1904 au congrès de la libre pensée à Rome. Profitant du rabais du 60 % sur les transports par chemins de fer accordé aux congressistes par le gouvernement italien, avec l'entrée gratuite dans tous les musées et collections nationales, nous allâmes prendre, le 26 septembre, le train pour Naples et Pompéi qui partait à deux heures du matin. Nous n'avions guère dormi les nuits précédentes et nous passâmes le reste de celle-ci à somnoler sur nos banquettes, pendant que le train nous emportait avec rapidité vers le midi.

Au point du jour, regardant machinalement par la portière, je vis, à ma surprise, une lueur rouge au haut d'une montagne, dans le lointain. « Le Vésuve ! » m'écriai-je à tout hasard. Alors les cinq têtes dodelinantes de mes compagnons se levèrent d'un coup et se tournèrent du côté de la portière. Nous tombions à pic ; le célèbre volcan était bien devant nos yeux. Peu après, on annonça la station de Capoue. Mon faible pour la géologie recevait là une sorte de récompense inattendue et un encouragement.

Le volcan lançait, toutes les 20, 30 ou 40 secondes, jusqu'à plusieurs centaines de mètres de hauteur, une épaisse fumée noire, qui s'étendait en nuage du côté de l'Orient. Peu à peu, la colonne de fumée prenait une teinte plus claire ; à ce moment, un nouveau jet apparaissait avec une teinte rougeâtre, puis devenait noir et ainsi de suite. Spectacle nouveau pour nous, autant qu'étrange, nous ne pouvions pas en détourner les yeux, je vous en réponds ! Mais le bruit du train nous empêchait d'entendre autre chose. Enfin nous entrâmes en gare de Naples ; il faisait grand jour. Nous nous mîmes en quête d'un logis, ce que nous ne tardâmes pas à trouver, mais nous dûmes nous contenter d'une restauration bien maigre et d'une propreté douteuse. Entre temps, voici un orage violent, avec pluie battante, provoqué sans doute par le nuage de l'éruption, ce qui nous força de nous abriter dans une magnifique rue couverte et vitrée, où

nous pûmes nous promener, sans crainte de voir nos parapluies renversés, jusqu'au moment de prendre le train pour Pompéi.

De Naples jusqu'à cette antique ville romaine, dont on retrouve continuellement les constructions, il y a près d'une heure de chemin de fer. Pendant tout le parcours, nous pûmes jouir du spectacle de l'éruption qui semblait plutôt augmenter d'intensité à mesure que nous nous approchions.

La montagne actuelle présente deux sommets : l'une, celle de droite ou le Vésuve proprement dit, est conique. Elle est séparée de la *Somma*, qui n'a pas de cratère, par le petit plateau de l'*Atrio del Cavallo*, où l'on voit quelquefois se former de petits cratères secondaires ou fumeroles. On en distinguait deux ce jour-là. Quant à la bouche proprement dite, elle m'a paru avoir une superficie considérable, — plusieurs hectares au moins. — Il n'en peut d'ailleurs pas être autrement, car la montagne, son sommet du moins, n'est apparemment formée que par l'énorme quantité de débris, vomis à chaque éruption, et, si elle gagne en largeur en dehors, elle doit en faire autant en dedans du cratère, à mesure que son sommet s'élève. Car nous voyions, à chaque nouvelle explosion, des débris incandescents de toute grosseur sauter fort haut — cinquante à cent mètres — dans les airs, et retomber soit dans le cratère, soit sur ses bords. On entendait de même le bruit de chaque explosion, semblable à un fort coup de canon dans le lointain ou à un coup de tonnerre soudain.

C'est surtout le soir, au déclin du jour, et la nuit suivante, que le phénomène fut le plus imposant. L'incandescence des déjections était alors visible en raison de l'obscurité qui commençait à se faire. Chaque fois, on voyait des blocs énormes de pierre, mesurant plusieurs mètres cubes, de la lave, projetés avec une gerbe qui nous paraissait être de feu, d'un rouge vif, semblable au fer sortant de la forge, et s'élever, comme je l'ai dit, de 50 à 100 mètres, puis retomber soit dans le cratère, soit sur la pente de la montagne, le long de laquelle ils roulaient. Une coulée de lave incendia, sous nos yeux, la petite gare terminus du chemin de fer que les Napolitains ont construit pour l'usage des touristes sur les flancs du Vésuve. Spectacle grandiose autant que terrible !

Pendant la matinée, craignant que la pluie ne se prolongeât plusieurs jours, nous avons décidé subitement notre retour par mer et par Gênes. Nous avions pris passage, pour huit heures du soir, sur le *Minghetti*, steamer faisant le service de Naples à cette dernière ville. A l'heure dite, nous nous embarquâmes. Mais le bateau ne partait définitivement qu'à dix heures. Nous restâmes sur le pont, à voir charger les marchandises et à contempler surtout l'éruption qui continuait sur bombardement. Après notre départ, c'est le Vésuve qui eut nos derniers regards, aussi loin que nous pûmes l'apercevoir. Souvenir inoubliable, épisode que je n'aurais jamais cru de vivre, et que j'ai raconté aux abonnés du *Conteur* dans toute sa simplicité. S. G.

Les visites.

Il est des gens qui accueillent les visites en leur demandant : « Ah ! c'est vous !... quand partez-vous ? » Cette question ne décèle pas toujours le désir de vous voir les talons le plus tôt possible. Elle peut être l'indice d'un esprit net qui aime à être fixé sur toutes choses et savoir s'il aura le plaisir — ou le désagrément — de vous avoir pour une demi-heure ou pour plusieurs jours.

Une montagnarde de La Vallée de Joux disait crûment : « Les visites font toujours plaisir : si ce n'est quand elles viennent, c'est quand elles f... le camp. »